

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES 48

**BERNARDIN DE SAINT-PIERRE  
AU TOURNANT DES LUMIÈRES**

**MÉLANGES EN L'HONNEUR  
DE MALCOLM COOK**

Études éditées par  
Katherine ASTBURY



ÉDITIONS PEETERS  
LOUVAIN - PARIS - WALPOLE, MA  
2012

l'agriculture. Tel est le message qui faisait dire à l'un des biographes les plus attentifs à l'humanisme appliqué de B. de Saint-Pierre: «Il y a de l'apôtre politique, du réformateur socialiste dans Bernardin»<sup>60</sup>. C'est un jugement qui pourrait être mis en œuvre pour décrypter la colonie agricole de Madame de la Tour et Marguerite dans *Paul et Virginie*.

## LES AŒUX LITTÉRAIRES DE PAUL ET VIRGINIE

Вѣроника АЛТАЧИНА

Quand on parle des origines de *Paul et Virginie* (1788) de Bernardin, c'est, certes, le nom de Rousseau qui apparaît à juste titre en premier lieu suivi de ceux de Fénelon, Florian, auteurs de comédies larmoyantes et de littérature moralisatrice du temps. A ma connaissance, le nom de l'abbé Prévost et des héros de son roman le *Philosophe anglais* (1731-1739) – Cleveland et Fanny – n'ont jamais été cités dans cette lignée alors que les liens de parenté entre ces deux œuvres, aussi différentes soient-elles au premier coup d'oeil, semblent évidents.

Quels peuvent être les points communs entre un grand roman plein d'aventures et de malheurs, de rencontres inattendues, de personnages hors du commun, de destins entrecroisés, entre une ménippée<sup>1</sup> de l'abbé Prévost et «une espèce de pastorale», d'après la définition de Bernardin lui-même, «une églogue dramatisée en forme de nouvelle exemplaire» selon J. Fabre<sup>2</sup>?

Examinons tout d'abord les architectures romanesques pour étudier plus particulièrement les personnages, les situations et les topoï des deux œuvres. Les deux romanciers choisissent un narrateur au «second degré» (terme de G. Genette) qui raconte l'histoire où il joue son rôle – celui du héros principal dans le cas de Cleveland et du témoin dans le roman de Bernardin, mais qu'il s'agisse de focalisation interne ou externe, le narrateur est présent, ses interventions sont très importantes et confèrent au récit une fonction explicative: «C'est le «voici pourquoi» balzacien, mais assumé ici par un personnage, que l'histoire qu'il raconte soit celle d'un autre ou, le plus souvent, la sienne propre»<sup>3</sup>. Bien que chez Prévost le narrateur raconte son histoire, Cleveland-héros se distingue de

<sup>1</sup> Le terme appartient à M. Bakhtine: la ménippée est considérée comme «le genre des dernières questions», une variante du roman philosophique qui se distingue par la création des situations extraordinaires pour provoquer et examiner des idées métaphysiques, la liberté de la création romanesque et philosophique, l'emploi de styles et de genres différents, les contrastes et les oxymores, les éléments de l'utopie, l'actualité. Voir: M. Bakhtine, *La poétique des romans de Dostoïevski*, Paris, Seuil, 1970.

<sup>2</sup> D. Dubois, Notice historique in Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*, Paris, Bordas, 1985, p. 8. Toutes nos citations de *Paul et Virginie* (PV) renvoient à cette édition.

<sup>3</sup> G. Genette, *Figures III*, Paris, Seuil, 1972, p. 242.

<sup>60</sup> M. de Lescaure, *Bernardin de Saint-Pierre*, Paris, Lecène, Oudin et C<sup>ie</sup>, 1892, p. 163.

Cleveland-narrateur, plus âgé et expérimenté; il ne se contente pas de relier les événements de sa vie, mais exprime son avis, juge ses égarements et ses malheurs passés grâce au «double registre» largement pratiqué par l'auteur. Le vieillard lui-aussi «repassé dans le calme présent les agitations passées de [s]a propre vie», les compare à l'harmonie de la nature et se laisse entraîner sur le fleuve du temps en s'élevant vers Dieu (PV, 92). Dans les deux romans le narrateur âgé et raisonnable expose l'histoire des jeunes héros, avec une lucidité rétrospective qui permet à l'auteur d'aborder des sujets graves, de réfléchir aux problèmes importants de l'époque. Ainsi, les textes explicatif et argumentatif prennent leur place dans la narration et la description, le narrateur éclairé de son propre commentaire le passé, expose ses idées philosophiques. Les interventions du narrateur sont beaucoup plus importantes et fréquentes dans *Cleveland*; l'action extérieure y est secondaire par rapport aux recherches intérieures, «la métaphysique du sentiment» et «la quête spirituelle»<sup>4</sup> de l'auteur sont au premier plan. Mais le vieillard de Bernardin exprime aussi les idées de l'auteur: il fait l'éloge de la nature et critique la société dans sa grande digression (PV, 90-94), ainsi que dans ses conversations avec Paul (PV, 97-112). Dans les deux romans le narrateur-philosophe parle des héros passionnés, même si chez Prévoست les deux ont une même identité et sont, chez Bernardin, représentés par des personnages différents.

Cleveland trouve «une consolation douce» de «pouvoir exprimer ses sentiments par écrit»<sup>5</sup>. Dans *Paul et Virginie* le vieillard, à la demande du voyageur, raconte une histoire «touchante» «du bonheur que donnent la nature et la vertu» (PV, 18). Au moment de la narration les deux se sentent seuls: «le silence et la solitude sont agréables dans l'affliction», écrit Cleveland (CL, 41) qui, après la perte de plusieurs de ses proches, a décidé de mener une vie calme et réservée dans la compagnie de ses amis intimes. Grâce aux conversations avec son ami le comte Clarendon et à ses propres réflexions, Cleveland forme sa nouvelle philosophie et son nouveau plan de conduite qui le fait revenir sur sa décision de vivre dans la solitude complète et l'amène «aux devoirs de la société» et à «l'usage modéré des plaisirs» (CL, 1065-1066). Pour Prévoست l'homme est sociable, il doit vivre avec ses proches et remplir ses devoirs. A la fin du siècle cette idée est remplacée par le refus de la société et de la civilisation; on le voit dans le roman de Bernardin qui exalte la nature par son sujet même ainsi

<sup>4</sup> A voir: J. Sgard, *Prévoست romancier*, Paris, Corti, 1968. Ch. VIII et IX.

<sup>5</sup> A.-F. Prévoست, *Cleveland*, Paris, Desjonquères, 2003. p. 41-42. Toutes nos citations de *Cleveland* (CL) renvoient à cette édition.

que dans les digressions du vieillard – où, porte-parole de l'auteur, il «contemple de <S>a solitude les orages qui frémissent dans le reste du monde» (PV, 91). Mais cette solitude est, en quelque sorte forcée, elle est due à la perte de deux familles qui, comme lui, voulaient «vivre heureux, mais pauvre et ignoré»: «depuis que je ne vous vois plus, je suis comme un ami qui n'a plus d'amis, comme un père qui a perdu ses enfants, comme un voyageur qui erre sur la terre, où je suis resté seul» (PV, 142). A la fin du roman Cleveland trouve enfin cette compagnie vertueuse que le vieillard a perdue. «Je passe donc mes jours loin des hommes, que j'ai voulu servir, et qui m'ont persécuté. Après avoir parcouru une grande partie de l'Europe, et quelques cantons de l'Amérique et de l'Afrique, je me suis fixé dans cette île peu habitée», explique le vieillard; il considère que «tout homme qui a eu beaucoup à se plaindre des hommes cherche la solitude» (PV, 90-91). Ces quelques mots résumant la vie de Cleveland: désir de trouver sa place dans la société, persécutions, voyages, perte de personnes aimées, solitude: les deux narrateurs ont la même expérience de la vie qui les amène après «l'agitation continuelle» où se trouve l'âme dans la société au «sentiment simple d'elle-même, de la nature et de son auteur». (PV, 90). Cleveland, à la fin de sa vie tumultueuse, arrive à comprendre que «la nature et la religion tiennent l'une à l'autre» et place dans sa nouvelle philosophie «l'amour de Dieu et le désir des biens célestes au premier rang» (CL, 1065-1066).

Dans les deux œuvres il y a des narrateurs – si le vieillard adresse son histoire au voyageur qui nous la relate (cette situation a été pratiquée par Prévoست dans *Manon Lescaut*), Cleveland s'adresse à tous les lecteurs qui ne sont pas nés barbares et qui sont «sensibles aux mouvements d'une juste compassion» (CL, 388). Dans *Paul et Virginie* les larmes du voyageur coulent «plus d'une fois pendant ce funeste récit» (PV, 142): Prévoست et Bernardin s'adressent à la sensibilité du lecteur.

Après avoir repéré plusieurs points communs de narratologie, passons au contenu des romans. Les deux œuvres commencent par la naissance des héros précédée et, en quelque sorte, causée par des malheurs familiaux, pour des raisons sociales ou politiques: Mme de La Tour, toute seule dans l'île de France après le décès de son mari, privée de l'aide de sa famille opposée à sa mésalliance, cherche un «asile caché» pour «s'y retirer» «seule et inconnue» (PV, 19). Elle y rencontre une amie, Marguerite, jeune femme séduite par un gentilhomme qui «avait promis de l'épouser» mais qui «ayant satisfait sa passion s'éloigna d'elle» (PV, 20).

Mlle Cleveland perd estime et amitié pour être devenue la maîtresse de Cromwell qui lui aussi cessa de «la considérer lorsqu'elle se fut

rendue à ses désirs» (CL, 43). Elle se retire du monde et mène une vie solitaire avant de s'ensevelir avec son fils dans la caverne où, resté seul après le décès de sa mère, Cleveland rencontre un ami, mylord d'Axminster, obligé comme lui de se cacher avec sa fille et sa femme souffrante qui meurt peu de temps après.

Les malheurs de Cleveland et de Fanny, ainsi que ceux de Paul et de Virginie, commencent avant leur naissance et servent de présage à leurs futures peines. Ce sont les positions semblables (PV, 20) des familles qui unissent les héros: isolés du monde entier, élevés par un seul parent, habitués à être ensemble tout le temps, n'ayant presque jamais vu ni contacté d'autres gens, ils n'ont pas le choix et leur amour est plus le fruit de leur histoire familiale que de leur inclination personnelle – «tout ce qui a été élevé ensemble s'aime» (PV, 60), – dit Virginie à «son frère».

Si Paul et Virginie dorment «joue contre joue» (PV, 26) dans le même berceau, Cleveland prend souvent la petite Fanny sur ses genoux et lui fait des caresses innocentes (CL, 106). Ils passent tout leur temps ensemble: à lire et à étudier – dans le cas de Cleveland – à jardiner dans le cas de Paul et Virginie. Il ne s'agit donc pas d'un coup de foudre, mais d'une passion qui mûrit au fur et à mesure et dont les symptômes inconnus troublent le rythme de vie, perturbent le comportement habituel. «Cependant, il s'allumait pendant ce temps-là un feu secret dans mes veines que je sentis avant que d'en connaître la nature», – écrit Cleveland (CL, 106). Et chez Bernardin: «Cependant depuis quelque temps Virginie se sentait agitée d'un mal inconnu» (PV, 61). Les deux «cependant» renforcés par «pendant ce temps» ou «depuis quelque temps» ainsi que l'imparfait soulignent l'idée du processus, du déroulement progressif et logique des relations; «un feu secret» et «un mal inconnu» marquent le désarroi des jeunes héros naïfs et inexpérimentés devant ce sentiment nouveau. Fanny s'aperçoit du «trouble» et de la «tristesse» de Cleveland, essaie de le «divertir avec ses caresses» (CL, 109) mais il «se dégage d'elle» avec respect et réserve; «Tout est gai autour de toi, toi seule es triste», – dit Paul qui cherche à ranimer sa Virginie «en l'embrassant», mais «les caresses de son frère» (PV, 61) la troublent. «L'air ouvert et familier avec lequel je me disposais à aborder l'aimable Fanny m'abandonna lorsque je fus auprès d'elle... Je demeurai muet et tremblant, sans pouvoir faire un effort pour vaincre cet accès de timidité» (CL, 109) – ainsi Cleveland, dont le visage se couvre «d'une rougeur extraordinaire» quand les mains de Fanny le touchent, analyse-t-il ses sentiments.

Le comportement de Virginie est tout à fait semblable et aussi incompréhensible pour Paul que celui de Cleveland pour Fanny: «Quelquefois,

à la vue de Paul, elle allait vers lui en folâtrant; puis tout à coup, près de l'aborder, un embarras subit la saisissait; un rouge vif colorait ses joues» (PV, 61). Les deux jeunes héros veulent prendre conseil de la personne la plus proche – mère ou mylord qui sert de père –, mais ils n'osent rien dire et restent muets: le cœur opprimé de Virginie laisse «sa langue sans expression» (PV, 63), et Cleveland se plaint: «Pourquoi ai-je donc reçu une langue de la nature, si ce n'est pour m'exprimer? Qui m'empêchait d'ouvrir la bouche?» (CL, 111).

Après des débuts semblables, le destin des personnages va différer beaucoup: la vie des héros de Prévost sera longue et chargée, celle de Paul et Virginie simple et courte. Mais l'étude de l'espace topique des deux romans révèle des points communs propres au siècle des Lumières. Le topos représentant le subconscient collectif, renvoyant aux archétypes jungiens, comme le définit E.R. Curtius<sup>6</sup> grâce à qui l'espace topique prend une nouvelle envergure dans les années quarante du XXème siècle, est un facteur de création littéraire, il «joue le rôle d'un ferment, principe de génération... des textes», «établit une chaîne entre les œuvres»<sup>7</sup>. «Le topos est intimement lié à la formation et à l'évolution des genres narratifs» et «constitue un témoin précieux» pour l'histoire de la littérature.<sup>8</sup>

Dans ces débuts communs on peut distinguer des topoi narratifs présents dans les fiches topiques proposées par la Société d'Analyse de la Topique Romanesque (SATOR) tels que «mésalliance persécutée» et «voisinage causer rencontre». Examinons en détails le topos de SATOR suivant: «Une femme s'avouant vaincue par une passion adultère et trahie par son comportement public reconnaît la nécessité de fuir la cour». C'est exactement le cas de Mlle Cleveland et de Marguerite, mais comme le topos a ses façonnements, on peut dire que cela concerne aussi mylord Axminster; car, se croyant trahi par sa femme, il la blesse mortellement, mais revenu à la raison, il décide que toute la famille doit se cacher. Mme de La Tour n'est pas vaincue par la passion adultère, mais son mariage secret l'a trahie puisqu'il ne correspond pas à sa position sociale, ce qui

<sup>6</sup> E.R. Curtius, *Littérature européenne et moyen âge latin*, Paris, Presses Universitaires de France, 1956.

<sup>7</sup> N. Ferrand «Du topos selon E.R. Curtius aux recherches de la SATOR: éléments pour une définition du topos narratif», in Nathalie Ferrand et Michèle Weil éd., *Homo narrativus: dix ans de recherche sur la topique romanesque: actes du XI<sup>e</sup> colloque international de la Société d'Analyse de la Topique Romanesque dans le roman français avant 1800*, Montpellier, Université Paul-Valéry de Montpellier, 2001, p. 29-32.

<sup>8</sup> M. Well, «Avant-propos» in *Homo narrativus*, p. 17.

la force à fuir la société. Des enfants se trouvant dans une situation semblable, élevés ensemble et liés par un amour réciproque, c'est aussi un des topoï connu dans le roman depuis *Daphnis et Chloé*.

Mlle Cleveland se réfugie avec son fils dans les cavernes de Rumney-hole (notons entre parenthèses que ce nom peut avoir un sens symbolique relevé par Françoise Letoublon<sup>9</sup> et signifie «trou étrange»). «La baie du Tombeau» et «le cap Malheureux» dans le roman de Bernardin ont aussi un sens symbolique). Ce «lieu ténébreux» mais «cher» (CL, 72, 115) se trouve dans un endroit «désert» au «fond d'une vallée» très étroite au «pied de la montagne» où «le roc» qui sert de voûte naturelle s'abaisse à ras de terre (CL, 73). F. Letoublon note que dans les romans de Prévost le thème de la caverne est récurrent; dans *Le Philosophe anglais* notamment, trois familles y sont ensevelies: celle de Cleveland, de son demi-frère Bridge et de mylord Axminster ce qui souligne l'analogie de situation<sup>10</sup>. Dans le roman de Bernardin, deux familles – celles de Mme de La Tour et de Marguerite – se retrouvent dans le même endroit isolé, avec un destin semblable, ce qui nous renvoie au roman de Prévost.

Mme de La Tour cherche dans l'île «presque déserte» «une gorge de montagne, quelque asile caché où elle pût vivre seule et inconnue» et elle se retire «comme dans un nid» dans les «rochers» (PV, 19). Les coïncidences dans ces deux descriptions sont frappantes bien que l'asile de Cleveland soit ténébreux et celui de Paul et Virginie ensoleillé, mais dans les deux cas les héros choisissent les rochers comme s'ils «étaient des remparts contre l'infortune» (PV, 19). La caverne a un sens métaphorique et désigne tout endroit où l'homme se sent protégé de l'agression du monde civilisé<sup>11</sup>.

Ces lieux déserts et sauvages revêtent des dimensions paradisiaques où les deux jeunes héros sont comme Adam et Eve – seuls êtres sur la Terre. Les deux romans commencent par un chronotope idyllique comme le détermine M. Bakhtine<sup>12</sup>. Premièrement, l'espace est fermé et séparé du monde, le temps est rythmique et cyclique, le berceau et le tombeau sont inséparables. Le temps semble s'arrêter pour les héros et seule la naissance de leurs amours signale les années écoulées, et qu'ils ne sont plus

<sup>9</sup> F. Letoublon, «Les Leçons des Ténèbres» in *L'abbé Prévost au tournant du siècle*, Richard A. Francis, Jean Maimil éd., SVEC 2000:11, Oxford, 2000, p. 265

<sup>10</sup> F. Letoublon, «Les Leçons des Ténèbres», p. 262.

<sup>11</sup> Le topoï de la caverne au sens symbolique du «refuge isolé et protégé» n'est pas encore relevé par SATOR. Il paraît fructueux de prolonger les recherches dans ce domaine.

<sup>12</sup> M. Bakhtine «Formes du temps et du chronotope dans le roman» in *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978, Ch. IX. Chronotope idyllique.

des enfants. Le lien entre les générations est souligné puisque Paul et Virginie disent avoir deux mères et Cleveland se considère comme le fils de mylord Axminster. Les héros de Prévost laissent dans «ces cavernes-tombeaux [...]» qui «sont un lieu d'amours»<sup>13</sup> deux tombeaux des personnes les plus aimées – leurs mères. «La baie du Tombeau» – lieu d'amours pour les héros de Bernardin – ouvre le roman qui se referme sur quatre tombes, celles des enfants et des mères – deux générations s'unissent dans la mort. Deuxièmement, dans l'idylle les réalités de la vie sont très strictes: amour, naissance, mort, générations successives. Ces éléments ne sont pas présentés de façon réaliste, mais sont atténués et sublimés, surtout en ce qui concerne les relations sexuelles. Les deux romans décrivent la naissance, l'enfance, l'amour et les espoirs de mariage. Enfin et troisièmement, la vie humaine dans l'idylle est étroitement liée à la nature qui en détermine le rythme. Les personnages des romans sont intimement liés à l'endroit où ils habitent et n'ont aucune idée sur le reste du monde, dans leur enfance. De plus, le rôle des enfants est primordial dans l'idylle.

Or ce monde est bien fragile et s'écroule dès qu'il perd son étanchéité, dès qu'il s'ouvre au monde. La vie sociale entre en conflit avec les principes de la nature et devient la cause des malheurs. Les deux romans démontrent que «l'enfant semble [...] en sécurité avec sa mère dans une caverne, d'où il ne sortira que pour son malheur [...] ou pour faire la dure expérience des hommes»<sup>14</sup>.

Cleveland quitte avec «tristesse» leur «chère caverne» – «l'asile [des] malheurs et la source [du] salut», il est «pénétré de douleur» et regarde «en soupirant le lieu tranquille» (CL, 115). Virginie détourna sa «tête pour que Paul ne la vît pleurer» (PV, 75) et puis les deux éclatent en sanglots (PV, 76). On dirait que les héros pressentent leurs maux futurs causés par l'abandon de leur refuge, par l'entrée dans un monde inconnu et hostile. Bien que Cleveland parte avec sa chère Fanny et espère même l'épouser pour être heureux, leur existence sociale, en compagnie d'autres gens dont ils n'ont pas l'habitude provoque des malentendus et les sépare. Les principes de leur éducation contrastent avec les dures leçons de la vie hors de leur asile et les héros se heurtent à l'hypocrisie et à la malignité des hommes dont ils n'avaient aucune idée dans leur isolement. Virginie, toute seule à Paris, se rend compte que les lois de la société sont tout à fait opposées aux lois de la nature et trouve assez de fermeté pour

<sup>13</sup> F. Letoublon, «Les Leçons des Ténèbres», p. 263.

<sup>14</sup> F. Letoublon, «Les Leçons des Ténèbres», p. 264.

conserver sa vertu et retourner «au pays des sauvages» (PV, 86). Le départ de Virginie force Paul à apprendre à lire et écrire, tant il ne cesse de se demander s'il peut rivaliser avec les gentilhommes qui font la cour à sa bien-aimée; il rêve de s'établir dans la société pour être digne de Virginie. Grâce au vieillard qui lui ouvre les yeux à la réalité, qui lui révèle l'inégalité régnant dans la société et l'impossibilité d'y faire fortune sans naissance ni argent, il reste attaché à ses lieux en attendant le retour de Virginie. Dans les deux romans l'harmonie idyllique est détruite par l'intrusion de la société dont les lois contredisent celles de la nature.

Le dernier topos sur lequel je voudrais m'arrêter est celui de la tempête qui met fin aux amours de Paul et de Virginie et joue un rôle symbolique dans l'histoire de Cleveland et de Fanny: la nature n'a pas réussi à les séparer, la société se montre beaucoup plus forte et néfaste. Dans la liste de SATOR il s'agit de deux topoi: «subir cataclysme naturel» qu'on trouve dans les deux romans et «faillir se noyer», actualisé chez Prévoست et dans lequel Bernardin ne garde que le dernier verbe – «se noyer»: la fin du siècle est plus pessimiste que ses débuts.

Cleveland attache Fanny à son corps pour la sauver et il y parvient, mais Fanny est presque morte; elle n'a pas «la moindre connaissance» et ne commence à donner «quelques signes de vie» (CL, 119) qu'un peu après. Si mylord Axminster essaie en vain d'ôter sa fille des bras de Cleveland, Domingue et le vieillard ont réussi à retenir Paul en attachant à sa ceinture «une longue corde» (PV, 119): la corde sert à Cleveland pour s'attacher sa chère Fanny et la même corde sert à séparer Paul de sa Virginie.

La description de la tempête est beaucoup plus émotionnelle dans le roman de Bernardin, mais les deux écrivains mettent en relief le mugissement des vagues et le balancement du vaisseau en multipliant les détails qui éclairent le danger du moment. Les jeunes filles «aimables» (CL, 117; PV, 122) sont au centre de l'épisode, Cleveland et Paul ne pensent qu'à elles et sont prêts à tout pour les sauver. Dans le cas de Cleveland il n'est question «ni de respect, ni de bienséances» (CL, 117) quand il serre Fanny entre ses bras et bien au contraire Virginie périt de ne pas vouloir ôter ses habits (PV, 122). Dès que Cleveland reprend connaissance, il demande si Fanny est morte ou vivante (CL, 119), Paul, lui, n'a aucun espoir et la perte de Virginie le rend gravement malade, il tombe dans une «noire mélancolie» (PV, 127) qui est le trait typique du Héros sensible de Prévoست – que ce soit Renoncourt, des Grieux ou Cleveland – dont les sensations passent «les bornes ordinaires de la nature»<sup>15</sup>.

Au souvenir de sa chère Virginie, Paul tombe en défaillance (PV, 128); quand Cleveland apprend la funeste nouvelle de la fuite de Fanny – sa mort métaphorique pour lui – il tombe «sans le moindre reste de sentiment et de connaissance» (CL, 463) et leurs proches ont du mal pour les faire revenir à la vie. «J'entendais tout ce qui se disait autour de moi, mais je ne me sentais ni le pouvoir ni la volonté de remuer la langue pour y prendre part», avoue Cleveland sur son état (CL, 463). Paul se trouve dans une situation semblable: «Il était insensible à tout, ses regards étaient éteints, et il ne répondait rien à toutes les questions qu'on pouvait lui faire» (PV, 127). La maladie de langueur de Paul est décrite avec précision dans ses effets physiques («ses yeux se cavernent, son teint jaunit», PV, 128) et moraux – le désir de mourir, l'indifférence extrême au monde, l'attrance pour les lieux du bonheur passé. Dès que Paul est en état de marcher après la perte de Virginie il ne cesse d'aller revoir les lieux où ils ont été si heureux, et dont la vue arrête les larmes «dans ses yeux à demi sanglants»; sa santé s'altère de plus en plus. (PV, 130). «Recommencerai-je sans cesse à m'affliger et l'image de mes anciens malheurs me sera-t-elle toujours présente», – s'exclame Cleveland pour qui le mal et les tourments deviennent «la plus douce et la plus chère occupation» (CL, 613). Les deux héros chérissent «le poison qui les tue» (CL, 613), mais si Paul trouve dans le sommeil de la mort où reposent «les douleurs, les chagrins et les craintes» «le plus grand des biens» que l'on doive désirer «si la vie est une punition» (PV, 132, 138), Cleveland devient un de ces «heureux» désignés par le vieillard qui ont payé leur bonheur très cher: «la considération publique, par des maux domestiques; la fortune par la perte de la santé et le plaisir si rare d'être aimé par des sacrifices continuels» (PV, 132-33). «La douleur l'avait submergé» conclut le vieillard; pour lui, «les malheurs du premier âge prouvent l'homme à entrer dans la vie» et comme Paul «n'en avait jamais éprouvé» il n'était pas capable de lutter contre ses douleurs. Cleveland, préparé dès son bas âge aux malheurs, essaie de trouver une solution en philosophant sur leurs causes et remèdes: «La douleur et toutes les autres passions violentes, sont proprement les maladies de nos âmes. [...] Serait-il possible qu'il n'y eût point de ressource contre leurs cruelles attaques, et que le plus douloureux de tous les maux fût un mal incurable?» (CL, 483-84) Le vieillard essaie de consoler Paul en lui démontrant les dangers évités et le bonheur de la vertueuse Virginie aux cieus, or il ne fait qu'augmenter son désespoir. Si la philosophie du vieillard n'a eu aucun effet, Cleveland en revanche devient philosophe grâce à ses malheurs qui le font réfléchir à la condition humaine.

<sup>15</sup> A.-F. Prévoست, *Manon Lescaut*. Paris, Garnier-Flammation, 1967, p. 88.

On imagine mal que l'abbé Prévost aurait pu finir son roman par la mort de Fanny pendant la tempête. Ce qui n'est que le début d'un roman philosophique des années trente du XVIII<sup>e</sup> donne une œuvre parfaite et accomplie, un vrai bijou des années quatre-vingts: la vision du monde ainsi que les techniques romanesques ont changé, des miniatures en filigrane remplacent les fresques épiques. Mais le fait que les deux œuvres, séparées par une cinquantaine d'années, exploient les mêmes topoï est bien significatif, puisqu'«il s'agit d'un archétype, d'une représentation du subconscient collectif»<sup>16</sup> qui reflète l'esprit du siècle des Lumières. Le roman de Bernardin est d'inspiration rousseauiste, mais ce n'est pas par hasard que Rousseau verse des larmes en lisant le *Cleveland* et s'inspire des idées de Prévost.

ÉTHIQUE ET ESTHÉTIQUE DE LA SYMPATHIE CHEZ BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

Hélène CUSSAC

Le mot «sympathie» est étranger au vocabulaire de Bernardin de Saint-Pierre, ce qui peut paraître surprenant, ne serait-ce que par son héritage rousseauiste<sup>1</sup>. Fût-ce chez lui faire preuve d'une conscience que le terme, connotant un bel idéal, semblât inapproprié, trop fragile pour dessiner un tableau de la nature humaine? fut-il gagné par le pessimisme sceptique de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle? Eut-il l'intuition d'une forme de défaite, «la sympathie étant de moins en moins conçue comme un sentiment, mais comme une fiction»<sup>2</sup> et par conséquent comme un leurre? Quoi qu'il en soit, les mots «rapport», «accord», «harmonie», «consonance», «convenance», «amitié», «sentiment», «bienveillance», «générosité», «pitié», «bonté», «consolation», peuvent être considérés comme des variables entrant dans le champ de la notion de sympathie. Tous, récurrents chez l'auteur, lui ont permis d'exprimer «une pensée de la relation»<sup>3</sup> dans laquelle le concept de sympathie m'a semblé loin d'être absent. Les connexions entre les éléments naturels, entre l'homme et la nature, entre les hommes, forment, on le sait, un fil conducteur de son œuvre.

Je me suis attachée à une analyse de la notion dans la pastorale, Virginie étant au centre du phénomène de sympathie, en effectuant le lien avec la théorie énoncée dans les *Études de la nature*. Plusieurs configurations du concept se dessinent chez cet érudit qui héritait tout autant des auteurs antiques que d'un Descartes, d'un Newton, d'un Locke, d'un Condillac et d'un Rousseau, d'un Buffon, d'un Mesmer qui était en train de susciter l'engouement dans les années d'écriture de *Paul et Virginie*, et même des philosophes britanniques théoriciens du sentiment tels que

<sup>1</sup> Rousseau en effet l'emploie. Voir l'étude de Jean-Pierre Grossepperrin: «Un certain unisson d'âmes»: rhétorique de la sympathie et imaginaire dans *La Nouvelle Héloïse*, in *Les Discours de la sympathie. Enquête sur une notion, de l'âge classique à la modernité*, Thierry Belleguic, Eric Van der Schueren et Sabrina Vervacke éd., Québec, PU Laval, 2008, p. 149-170.

<sup>2</sup> Selon l'analyse que fait Jean-Pierre Cléro de la sympathie, dans l'«Introduction» au *Discours de la sympathie*, p. XIII.

<sup>3</sup> Comme le dit Colas Duflo dans l'«Introduction» à son édition des *Études de la nature*, Saint-Étienne, PU, 2007, p. 7.

<sup>16</sup> E. R. Curtius, *Littérature européenne et moyen âge latin*, I, 180, *ibidem*.